

lariés quelques stances ; *Le Vieux Soldat Canadien* ; son ode à l'occasion du centième anniversaire de l'arrivée de Mgr. Laval au Canada ; *Un soldat de l'Empire* ; sa pièce à la mémoire de M. de Fenouillet ; une légende indienne et un poème sur la mer, qui n'ont jamais été publiés ; et enfin sa *Promenade de trois morts* dont nous n'avons jamais eu que la première partie.

Mais son chef-d'œuvre est sans contredit son ode, intitulée *Les Morts*. M. l'abbé Casgrain a eu l'heureuse idée de mettre un jour cette pièce en regard d'une ode de Lamartine sur le même sujet, pour montrer qu'une fois au moins, un poète de notre pays avait lutté avec avantage contre l'un des grands-prêtres de la poésie en France. En effet, qu'on lise l'harmonie de Lamartine ayant pour titre *Pensée des Morts*, et qu'on lui compare la pièce de Crémazie, et tout le monde conviendra avec l'abbé Casgrain, que la palme de cette joute littéraire appartient au poète canadien.

Crémazie a quitté le pays, le 12 novembre 1862, dans des circonstances malheureuses. Ceux qui l'ont connu se ressouviennent plus de ses qualités que de sa faute, ils croient que pour avoir voulu rester gentilhomme il devint criminel. Il croyait, l'infortuné ! que les signatures qu'il contrefaisait le sauveraient en lui donnant le temps de remplir ses engagements. Hélas ! il ne faisait que creuser davantage l'abîme qu'il aurait pu, peut-être, combler dans le commencement. Des hommes comme Crémazie devraient moins que le commun des mortels commettre de pareilles fautes, car leur nationalité tout entière en souffre.

#### "LES VRAIS SENTIMENS DE MESSIRE PIERRE FORGET."

Tout le monde sait, sans doute, que messire Forget, sieur de Fresnes, fut le rédacteur du fameux édit de Nantes, en 1598 ; on sait beaucoup moins qu'il était moraliste et qu'il réussit à exprimer en bons et en méchants vers, mais d'une manière toujours piquante, une foule d'excellentes maximes. Les lecteurs d'aujourd'hui peuvent encore y trouver profit.

C'est une espèce de merveille  
Dont il est cent mille témoins,  
Que qui plus hardiment conseille,  
Le plus souvent en fait le moins.

L'homme qui pour savant se tient,  
Crois-moi, qu'il s'abuse et se flatte,  
Si sa science ne parvient  
A l'ignorance de Socrate.

Il n'est point de félicité  
Dont enfin le cours ne s'achève ;  
Comme il n'est point d'adversité  
Qui n'ait à la fin paix ou trêve.

Puisque en tout ce qui se propose  
Chacun a sa raison pour soi.  
Si tu juges de quelque chose  
Ne juge jamais que pour toi.

Si tu blâmes une action,  
De quiconque soit qu'elle vienne,  
En jugeant de sa passion,  
Garde-toi d'y mêler la tienne.

J'ai vu ce défaut au plus sage  
Corrigeant ses plus chers amis :  
De prendre un secret avantage  
En la faute qu'ils ont commis.

Amis sincères ou railleurs,  
Ennemis de haine ou d'envie,  
Sont moyens entre les meilleurs  
Pour le règlement de ta vie.

N'entre point en impatience  
Si de toi le peuple médit.  
Devant Dieu, c'est ta conscience  
Qui t'accuse ou t'applaudit.

La vertu de soi-même prend  
Et sa gloire et son diadème.  
Comme il n'est châtement si grand  
Du vice que le vice même.

Nul chez soi ne doit rien souffrir  
Qu'il craigne que les hommes sachent :  
Les maisons nous doivent couvrir,  
Il ne faut pas qu'elles nous cachent.

Le mal le plus pernicieux  
Pour sa longue persévérance,  
Est celui qui vit spécieux  
Dessous quelque honnête apparence.

La vertu chemine d'un pas  
Si réglé dans sa modestie,  
Que sa justice n'agrip pas  
Celui même qu'elle châtie.

Cale ta voile, et ne t'irrite  
Contre l'injustice et le tort,  
Où tu vois que tout est licite  
A l'insolence du plus fort.

Ce mouvement précipité  
De colère où l'homme succombe,  
N'est qu'un excès d'infirmité,  
Et l'effort d'une âme qui tombe.

Temporiser dans sa vengeance  
Et céder parfois de son droit,  
Est une honnête négligence,  
Et très-utile en maint endroit.

Fuis la haine de tout côté,  
Mais fais état, d'où qu'elle arrive,

Qu'il n'est si grande cruauté  
Que d'une âme faible et craintive.

Qui s'agite contre un méchant  
Pour l'injustice qu'il a faite,  
Prend sur soi-même, en se fâchant,  
Le châtement qu'il leur souhaite.

Qui, sans propos, se justifie  
Du mal dont il se dit exempt,  
Donne sujet qu'on se défie,  
Et se condamne en s'excusant.

Ne couvre jamais de mépris  
Cel qui s'abaisse ou qu'on déprime ;  
Et crois que chacun vaut son prix  
Dont Dieu s'est réservé l'estime.

Tel simple homme que l'on rebute  
Est un diamant de valeur  
Qui cache dans sa roche brute,  
Ses lumières et sa couleur.

#### LITTÉRATURE CANADIENNE.

##### MÉLANGES.

Notre littérature mélangée se compose de nos publications périodiques et des écrits de la presse.

La littérature canadienne n'a eu, pendant longtemps, que la publication périodique pour seul écho. Dans toute littérature qui débute, il se fait sentir un besoin de rapprochement et d'union qui facilite la création des essais littéraires. L'union est toujours la panacée suprême de la faiblesse. Longtemps le petit nombre des lecteurs ne permit pas au littérateur canadien de compter sur le remboursement des fonds avancés pour la publication de son livre, fut-il d'ailleurs le mieux écrit de tous les livres. Pendant longtemps nous avons été quelque peu comme en Suède, où le publiciste ne compte guère que sur deux cents lecteurs.

Les ouvrages d'utilité pratique et publique ont pu être édités à la faveur d'allocations du gouvernement, mais rarement, avant ces vingt dernières années, avons-nous constaté l'apparition d'un livre lancé dans le public par l'initiative individuelle. Sous ces circonstances le mode plus rationnel était la publication périodique, revues, magazines, etc. Ces publications pouvaient toujours compter, sinon des bénéfices capables d'indemniser convenablement les collaborateurs, du moins sur une recette assez ronde. Je crois que cette expression de la littérature des peuples jeunes s'est manifestée dans plusieurs contrées, chez nos voisins comme en Europe.

Le côté avantageux de ces mélanges littéraires est d'offrir à l'appétit du lecteur des mets variés, épicés et apprêtés selon le goût et l'art des divers collaborateurs. Ce sont, pour la plupart, des articles de courte haleine, des essais variés et dont l'actualité du sujet fait le plus grand mérite.

Le goût littéraire s'est donc transmis, depuis un demi-siècle, dans ces quelques pages, refuge sacré d'un art antique. Nos pères qui n'étaient pas des hommes de lettres, ne laissaient pas cependant de travailler à un héritage littéraire qu'ils avaient l'intention de léguer à leurs descendants. Cette succession, toute pauvre qu'elle est, a été recueillie par nous sous bénéfice d'inventaire. A part les quelques journaux anglais et français qui entretenaient nos ancêtres il y a 50 ans des choses de la politique, ils charmaient leurs loisirs à rimer, le soir, au coin du feu, des vers médiocres qui faisaient les délices des lecteurs de *La Gazette Littéraire*, *L'Abeille Canadienne*, *La Bibliothèque Canadienne*, *Le Fantastique*, *Le Ménestrel*, *L'Album de la Revue*, etc.

D'autres publications ont remplacé ces dernières, et aujourd'hui on en compte un grand nombre destinées à se faire l'écho, non-seulement du goût poétique, mais des progrès de la législation, de la médecine, de l'histoire et de toutes les sciences en général.

C'est dans les revues que la plupart de nos écrivains ont commencé à former leur style. C'est là qu'on trouve l'indice des bons talents, appelés, jeunes encore, à contribuer à la rédaction de ces revues. La jeunesse, toujours folle des vaines fumées de la gloire, se prépare avec soin à entrer dans ce temple fermé au grand nombre. Elle peut donc se former, fortifier son talent en l'appliquant d'abord à des essais, et ensuite, à mesure que l'épaule peut soulever un fardeau plus lourd, écrire des ouvrages d'une portée plus durable.

Je n'hésite pas à donner à nos revues littéraires tout le mérite et l'importance qu'elles ont pris, surtout depuis ces dernières années. Mais nos mélanges se ressentent du malaise général qui atrophie l'atmosphère littéraire du Canada : le manque d'encouragement au milieu d'essais médiocres, d'une portée nulle, d'aucune utilité pratique, c'est à peine si vous trouverez quelques pages qui indiquent un talent mûr.

Les jeunes gens, une fois qu'ils ont obtenu le droit de cité dans une revue, l'abandonnent juste au moment où l'éclat de leur talent pourrait lui donner plus d'importance. On se sert de ces publications comme d'une école, pour y faire un stage, se former, conquérir une palme, attacher son nom à la liste des littérateurs de son pays, puis son chapeau à la main, la plume à l'oreille et un sourire à la fois d'adieu et amer sur les lèvres, on fait une courte révérence au public.

Hélas ! eux aussi s'en vont désenchantés. Cette bohème, tout à l'heure si fougueuse, si ardente pour produire, s'est fait vieille au premier souffle de la vie pratique ; elle a perdu l'illusion littéraire comme cette épave que le flot laisse sur un moment pour la jeter avec plus de complaisance dans l'abîme. Que nos revues soient assez prospères pour payer une collaboration choisie, elles seront alimentées du plus pur miel. Ce qui manque ce n'est pas l'écrivain, c'est l'argent : *durus est hic sermo !*

EDMOND LABEAU.

#### TERRIBLE NAUFRAGE.

L'*Atlantic* quitta Liverpool, le 20 mars, avec environ 850 passagers d'entrepont, 31 de chambre et 142 hommes d'équipage. Le capitaine allait prendre du charbon à Halifax. A minuit, il croyait que le phare de Sambro se trouvait à 89 milles. Le vaisseau frappa sur le rocher Meagher, près de Prospect, à 3 heures et quart du matin, le 1er avril. Le vaisseau filait alors 13 à 14 nœuds à l'heure. Un quart d'heure après, le vapeur renversa au vent, la mer le submergeait et il s'emplissait rapidement. On lança une chaloupe remplie de passagers, mais immédiatement elle se brisa contre le vaisseau. Les autres chaloupes eurent le même sort. Alors le troisième

officier, et deux quartiers-mâtres gagnèrent à la nage le rivage avec un câble, par le moyen duquel et l'assistance de chaloupes venues de terre, le capitaine, les troisième et quatrième officiers, six ingénieurs, et environ 250 des passagers, ainsi que l'équipage se sauvèrent. Tout le reste a péri. L'impression paraît être qu'il y a eu un grand manque de prudence et de précaution dans la direction du vaisseau.

Rapport de M. Bradley l'un des officiers du vaisseau :

"Le capitaine et M. Bradley firent le service de nuit jusqu'à minuit et furent remplacés par le premier contre-mâtre et le quatrième officier. A cette heure, le capitaine jugea que la lumière "Sambro Light" indiquait 39 milles. La mer était alors très-forte et la nuit très-obscurcie.

"Le 1er et le 4ème officiers l'ayant relevé, M. Bradley descendit dans sa cabine et se coucha ; le capitaine en fit autant. M. Bradley ne peut dire ce qui se passa de minuit à deux heures, moment de l'accident, car il dormait, et a été réveillé et jeté en bas de son lit par le choc du vapeur lorsqu'il a frappé le rocher. Il frappa violemment trois ou quatre fois.

"M. Bradley courut sur le pont qu'il trouva encombré de passagers. Il prit une hache et commença à détacher l'un des bateaux de sauvetage. Il observa que le capitaine et d'autres officiers s'employaient aussi à dégager les autres bateaux. M. Bradley réussit à mettre le sien à la mer. La foule s'élança de ce côté ; comme c'était le premier bateau qui eût été lancé, il eût à peine été mis à flot que tout le monde essaya de s'y jeter. M. Bradley fut obligé d'employer la force pour empêcher l'encombrement. Il y mit deux femmes, et une douzaine d'hommes réussirent à s'y maintenir. Le steamer enfonça, et comme il enfonçait en penchant, le bateau de sauvetage et tout son chargement humain enfonça aussi et disparaissait dans les flots ; spectacle terrible ! Le steamer fut alors entièrement submergé, les mâts seuls demeurant au-dessus de l'eau. Le plus grand nombre des passagers étaient alors en bas dans leur chambre et furent immédiatement noyés. De fait, le vaisseau a sombré sitôt après avoir frappé, qu'un grand nombre des passagers étaient sans doute plongés dans un profond sommeil.

Rapport du quartier-mâtre Thomas Wilkes :

"Vers deux heures, je suis allé trouver le second M. Metcalf pour lui dire de reconnaître la distance afin de pouvoir permettre au vaisseau de rendre ses feux visibles à Sambro, peu éloigné, suivant mes calculs : il me répondit que je n'étais ni capitaine, ni contre-mâtre. J'allai voir alors le quatrième officier, M. Brown, et lui demandai si l'on devait tenir cette ligne au risque de rencontrer soudainement la terre ferme.

"Il me dit que je n'avais pas à m'en soucier. Je relevai alors l'homme placé à la roue et à 2 heures et 30 minutes le second dit au capitaine qui était dans sa chambre, que le ciel se chargeait de nuages. Au moment où le second sortit de la chambre du capitaine, l'homme de service cria : "Glace en avant." Le second en avertit aussitôt le capitaine, et à ce moment le navire donna contre l'écueil. J'abandonnai de suite le gouvernail et me précipitai pour m'emparer immédiatement des haches, les distribuer et lancer les chaloupes à la mer. Je vis périr sous mes yeux une femme et son enfant. Je me précipitai à mon tour à la mer et je fus déposé sur le rocher par les vagues ; j'étais épuisé et j'appelai au secours. Deux vieillards et un enfant vinrent alors à moi et me conduisirent dans une maison. Une fois remis je me transportai sur le rocher où je retrouvai un grand nombre de passagers et une partie de l'équipage.

"Speakman, l'un des matelots, parvint jusqu'à moi avec une corde attachée au rocher ; je l'aidai à sortir de l'eau. J'attachai l'extrémité de cette corde et je criai à ceux qui se trouvaient sur le roc de nous rejoindre un par un et je sauvai ainsi près de 70 personnes.

"Les femmes s'étaient retirées dans leurs chambres six heures avant le désastre. Une foule de passagers périrent munis de bouées de sauvetage sans qu'on put leur porter secours. Ceux qui essayèrent d'atteindre le rocher en suivant la ligne du vaisseau furent submergés. A un certain moment les défenses de l'avant du vaisseau se détachèrent et tournant avec rapidité, donnèrent la mort à 20 personnes réunies sur le pont.

"L'un des passagers habitant depuis peu les Etats-Unis, venait de passer en Angleterre pour ramener sa femme et ses cinq enfants. Cette famille cherchant une nouvelle patrie eut le sort de tant d'autres.

"Un grand nombre de passagers sont débarqués du "Delta," la plupart meurtris et les membres brisés.

"Deux nouveaux passagers dont les noms n'ont pas encore été publiés, se trouvent parmi les survivants. Ce sont James Bateman de Londres et J. B. Edward de Belfast. Bateman est parvenu à recueillir le corps inanimé de sa femme morte de souffrance après avoir été exposée pendant une longue nuit à la rigueur du froid.

"Les survivants au désastre racontent que c'était un spectacle déchirant que celui de ces êtres humains terrifiés apparaissant tout-à-coup sur le pont pour être balayés par les vagues ou brisés sur les flancs du navire."

Parmi les épisodes intéressants, on raconte celui-ci :

"Un seul enfant, sur plus de cinquante qui étaient à bord, a été sauvé. C'est un petit garçon de cinq à six ans. A la première alarme, il avait été entraîné par le courant de foule qui se précipitait de l'entrepont sur le pont. Les parents et tous les membres de sa famille n'étaient pas avec lui et ils ont péri. Seul au milieu du tumulte, il poussait des cris déchirants et courait de tous côtés. Un moment il sauta sur le dos d'un homme et s'y attacha, mais l'homme se débarrassa de son étreinte. Ses cris enfin attirèrent l'attention du capitaine qui, ému par les mouvements désespérés auxquels le poussait l'instinct de la conservation, appela un des hommes qui cherchaient à se sauver au moyen de la corde conduisant au rocher, et l'engagea à s'en charger. Il traversa ainsi, chacun se le passant de main en main, et quand il fut déposé sain et sauf sur le rocher, on vit des larmes d'émotion mouiller les yeux des pauvres naufragés qui venaient eux-mêmes une minute auparavant d'échapper à la mort.

Le même passager qui raconte cet épisode rapporte qu'il a vu une jeune femme emportée par dessus bord avec ses trois enfants, deux dans ses bras et un suspendu à son cou. La mère et les enfants n'ont plus reparu.

M. Leahy est resté sept heures dans le gréement, montant et descendant sans cesse pour entretenir la circulation du sang. Il a vu à ses côtés des grappes entières de malheureux gelés ou épuisés, lâcher leur appui et tomber à la mer.

La *Miserve* fait au sujet de ce sinistre les remarques suivantes :

"Le naufrage du steamer *Atlantic* est probablement la plus grande catastrophe maritime de notre siècle, en dehors des guerres navales. Un des désastres qui ont laissé la plus pro-